

Félix Leclerc et moi

Jean-Philippe Payette

Volume 54, numéro 2 (298), hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68093ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Payette, J.-P. (2013). Félix Leclerc et moi. *Liberté*, 54(2), 56–57.

FÉLIX LECLERC ET MOI

Au bout de la laisse,
la Finlande.

JEAN-PHILIPPE PAYETTE

J'HABITE LE QUARTIER Arabiarranta, dans le centre-est d'Helsinki. C'est ici que les lignes de tramway six et neuf se terminent et passent à ma droite avec ce bruit typique de douce ferraille coulissante : au loin, à l'aube, à la brunante, quand les fils électriques se touchent et font des flammèches, les tramways ressemblent à de lourdes étoiles filantes exaspérées.

On dit de la Finlande qu'elle est le Japon de l'Europe, que les Nippons s'y reconnaissent et s'y plaisent singulièrement. Je n'en doute pas, car j'en croise souvent dans les transports en commun. Ils se dirigent enthousiastes et timides vers l'usine au coin de ma rue, où l'on fabrique et vend assiettes, ouvre-boîte, ciseaux, bols à salade, poêles à frire signés par les fleurons du design finlandais : Fiskars, Iittala, Hackman, Arabia, ou encore le fameux vase Savoy, conçu par l'architecte Alvar Aalto, émir devant l'éternel de ce pays qui pourrait aussi bien s'appeler le Designistan.

Comme le Japon, la Finlande est une société de rituels, de dialogues à voix basse, aux intérieurs minimalistes – une société performante à en crever, un pays hypertechnologique où l'on dénombre huit millions trois cent quatre-vingt-dix mille téléphones cellulaires pour une population totale d'environ cinq millions et demi d'habitants, où on envoie près de quatre milliards de messages texte chaque année [Lgti jme suis couché d bon heur. lol] et où, pourtant, on communique peu. Une prof de finnois nous l'avait bien dit en classe : « En Finlande, si vous voulez avoir des discussions avec les voisins, il vous faut un chien. »

Docile, je suis désormais accompagné dans les rues d'Helsinki par un jeune samoyède nommé Félix Leclerc. Cette enseignante disait vrai : avant d'avoir un chien, j'avais l'impression

de vivre dans un monde semblable à celui de *Eternal Sunshine Of The Spotless Mind* de Michel Gondry, dans ces séquences où les visages sont difformes et les regards indéfinis. On dit qu'en Finlande, une personne peut par tous les moyens vous éviter si elle ne se juge pas disposée à la rencontre. Traverser la rue, faire semblant de rien, éviter du regard, refermer prestement la porte derrière elle, appuyer sur le bouton qui referme illico devant vous l'ascenseur. Avec le chien, je note un plus haut taux de « disposition » : les gens s'arrêtent, parlent, sourient. Ils nous regardent. On se voit. Pas de doute, Félix Leclerc est un lubrifiant social pour la vie de quartier au même titre que l'alcool peut l'être pour la drague et le marivaudage dans une soirée qui tarde à se décoinser. Félix Leclerc favorise le contact, les échanges faits de mots simples.

Désormais, je me lève de bonne heure : Félix Leclerc a besoin de pisser, de chier, de s'ébrouer, de socialiser de la truffe avec le vieux dalmatien de madame, avec le bouledogue pervers de monsieur, tout comme j'ai, moi aussi, besoin de socialiser avec la vieille dame cultivée au dalmatien, avec le monsieur aux vagues traits concupiscent, besoin de parler de Félix-Leclerc-le-chien pour former des phrases afin de mieux participer au monde autour de moi, besoin de former des phrases en finnois avec l'accent de Félix-Leclerc-le-chanteur pour mieux faire exister le Québec en Finlande. Avec ma tête vaguement méditerranéenne de Turc blanc d'Amérique, les Finlandais s'interrogent sur mes origines et la plupart du temps, le Québec, ils ne savent pas ce que c'est.

JE ME PROMÈNE dans ce quartier torréfié Arabica, où la plupart des rues ont des noms orientaux, ici la rue de Siam, là, les rues du Bengale, de l'Inde, de Canaan, du Japon. Je m'interroge et demande à Félix Leclerc, chien savant, si, parmi tous ces noms safranés, nous n'avons pas trouvé une toute nouvelle route de la soie et pourquoi, même à six mille kilomètres de la banlieue québécoise, d'un occident à l'autre, on ne peut échapper aux vellétés exotiques de la toponymie : j'ai joué du postrock au début des années 2000 sur la rue Poulenc, à Laval, à deux pas du boulevard Le Corbusier, boulevard qui n'a pas la réputation d'être un hommage particulièrement noble et sensible au grand architecte. J'ai grandi dans une ville où se côtoient avec indolence et décontraction les rues Paul-Verlaine, Vivaldi et Gilles-Villeneuve.

Lors de nos balades, Félix Leclerc et moi longeons souvent le bras de mer sur lequel la rive d'Arabie (ce que signifie Arabiarranta) s'étend, se développe, s'embourgeoise. Côté mer, je croise de vieux pêcheurs patients qui tirent sur leur cigarette, qui trempent leur moustache poivre, sel et curcuma dans une grande tasse de café métallique et isotherme. Côté rive, bâtiments et urbanisme organiques, réfléchis. Improbable rencontre entre mes souvenirs d'enfance du Bas-du-Fleuve et le développement urbain futé de la Corée du Sud.

JE ME TROUVE BIEN dans l'architecture du finnois, ses trémas partout. On croirait voir les points de suspension de Louis-Ferdinand Céline survolant les mots.

Le finnois est « une langue gutturale à la fois violente et tendre qui fait un peu penser au japonais avec des voyelles

et des consonnes redoublées s'étirant suspendues comme à des poteaux à la hampe des lettres», écrit Claude Simon dans *Nord*, et elle s'imisce de plus en plus dans tout ce que j'écris. J'aime penser aux écrivains qui se sentent bien dans une autre langue que la leur, et qui s'y frottent, nous la donnent à entendre dans leur roman et la font cohabiter avec leur langue d'écriture : on est encore plus à Lisbonne quand Patrice Lessard mêle le portugais au français dans *Le sermon aux poissons...* quand David Boratav, jeune auteur parisien issu de la diaspora turque, fait glisser la langue de ses aïeux dans *Murmures à Beyoğlu*. C'est naturellement vers ces livres qui mélangent l'encre des langues que je me dirige. Pour trébucher dans la lecture parmi les mots comme dans la vie parmi les phrases que j'adresse aux passants qui s'arrêtent, s'informent des progrès de Félix Leclerc (*mais il donne la patte!*), et constatent peut-être même les miens sans dire un mot.

À Beyoğlu, place Taksim, sur la rive européenne d'Istanbul, Orhan Pamuk, dans les années soixante, découvrait dans une bouchée de hamburger *alla turca* garni de *köfte* qu'il se trouvait au point de rencontre des civilisations occidentale et ottomane. Sur cette même place, aujourd'hui, ce sont plutôt les vestiges de Constantinople qui cohabitent avec les Burger King, les McDonald's et les Pizza Hut. Angoissant, tout de même, de voir Ronald McDonald poser avec Mehmed II et Soliman le Magnifique en faisant des *duck-faces*, sans qu'Istanbul puisse être un véritable point de rencontre, d'interpénétration entre eux. On sait qui pénètre qui dans cette histoire. Et ce ne sont pas la rue Byzance de

alphabet. La distance entre Helsinki et les douanes russes est la même que la distance qui sépare Montréal de Québec. Avec plus de hauteur, on constate que la distance entre Montréal et Helsinki est pratiquement la même que celle qui sépare Helsinki de Pékin, et que si la carte du monde était en origami, la capitale finlandaise serait un lieu où ça plie, où le monde change progressivement de fréquence.

Déjà, ça plie à la télé : j'ai ici accès aux services en langue anglaise de la NHK, la télé nationale japonaise, et de la chaîne Arirang, télé nationale sud-coréenne. L'Asie n'est pas seulement à l'écran, dans le forfait de base pour télévisions câblées : la compagnie aérienne nationale Finnair, dont le slogan fut jadis «The cosy gateway between East and West», est chef de file en matière de passages entre l'Europe et l'Asie. Helsinki est la capitale d'Europe la mieux située pour accéder au couloir aérien du Nord eurasiatique, elle offre donc des connexions vers les grandes villes asiatiques, même celles qu'on ne connaît pas encore, où l'on voit pousser les gratte-ciel à l'œil nu. La toute dernière en liste, Chongqing (重庆), cette nouvelle ville portuaire de l'Ouest chinois, parfois surnommée la Chicago de Chine, est une municipalité créée pendant les années quatre-vingt-dix et dans laquelle vivent maintenant près de trente millions d'âmes.

(En finnois, gratte-ciel se dit *pilvenpiirtäjä* : dessinateur de nuage. J'aurais personnellement choisi de nommer dessinateurs de nuage les raffineries, en pensant à celles qui ennuagent le ciel de l'est de Montréal à l'année.)

Ça plie aussi quand j'écoute Lau Nau et Pekko Käppi chanter accompagnés à la lyre carélienne; j'ai l'impression

Place Taksim, les vestiges de Constantinople cohabitent avec les Burger King, les McDonald's et les Pizza Hut. On voit qui pénètre qui dans cette histoire.

Terrebonne, la rue d'Ankara de Laval et la Turkey Drive à Knoxville, Tennessee qui prouvent que le troc des civilisations est équitable.

Plus loin dans notre promenade, assis à Kauppatori, le marché ouvert du port, Félix, à mes pieds, la gueule reflétée dans un bol, donne des coups d'épée dans l'eau avec sa langue, et moi, parmi les locaux affairés et les touristes, sous un ciel sans nuage, sinon celui des mouettes criardes et affamées, je mords dans un *lihapiirakka* : un beignet de viande hachée et de riz épicé à l'ail et trempé dans le ketchup : le chaînon manquant, le chaînon médian, entre le *doughnut* de l'Oncle Sam et les dim sum de l'oncle Shû.

J'ai dans ma petite géographie mentale cette impression que je me suis posé là où les limites du monde nordique se brouillent : la Finlande partage sa frontière orientale avec la Russie. Du coup, elle partage une frontière avec un autre

d'entendre une trame sonore qui annonce les plaines d'Asie centrale, d'être, comme le dit l'écrivain italien Diego Marani dans *Nuova grammatica finlandese*, dans un «camp de Mongols surgis par erreur à l'autre bout du continent». Et puis, ça plie encore sur Radio Helsinki 88,6 FM, quand j'entends «Jos et sä soita» du groupe indie-rock Regina, j'y trouve les mêmes échos de rock soporifique tokyoïte, le même brouillard *shoe-gaze* qui enveloppait *Lost In Translation* de Sofia Coppola.

Sans compter ces autres mélodies, Kalasatama, Katajanokka, Mellunmäki, Kamppi, Kaisaniemi... celles des noms de stations de métro et de tramways qui battent la mesure de mes déplacements, qui évoquent elles aussi des rythmes nippons, des odeurs de poisson cru, quelques sushis pour emporter. **L**

Jean-Philippe Payette est né à Montréal en 1984. Il vit à Helsinki.